Eminé Sadk

Caravane pour corbeaux

Traduit du bulgare par
Marie Vrinat

Agullo

« Malgré tous les efforts des socialistes pour bâtir une ville[1] *à la place de cette grossière et pénible plaisanterie, les changements introduits par le nouveau millénaire ne sont pas parvenus jusqu'ici et les gens ne poursuivent leur développement culturel que dans l'agriculture.*

La ville ne ressemblerait à rien sans les jardins bigarrés et coquets auxquels leurs propriétaires accordent un soin particulier. C'est ainsi que les femmes s'arrachent à l'indolence du temps qui pèse sur tous. Tout est plus facile pour les hommes, pour autant que l'on puisse compter sur les jeux de hasard, les crédits, l'alcoolisme quotidien de quartier qui, inévitablement, aboutissent à de grandes souffrances pour les familles, le foie et l'estomac.

Apparemment, seule la vie des adultes jouit d'une liberté illimitée. Je sens leur noble sentiment d'une solitude consciente et leur manque de tout espoir ou peur que quelque chose puisse changer. »

Philipp Kanitz, juin 2018
Extrait de *La ville inexistante de Felix Kanitz*

1 La ville inexistante est une mystification de l'autrice. L'ethnographe austro-hongrois Felix Philipp Kanitz (1829-1904) a parcouru les Balkans pour dresser des relevés de la vie dans les villages et les villes. Il est l'auteur de l'ouvrage *La Bulgarie danubienne et le Balkan*, dans lequel manque la ville natale d'Eminé Sadk. Elle lui invente un arrière-petit-fils découvrant cette « ville inexistante » bel et bien réelle…

C'était un mois d'octobre d'une chaleur convaincante. Sans aucune hésitation ni aucun nuage le monde se mit à refleurir et rares sont ceux qui parvinrent à ressentir la lassitude de l'été. La brise nocturne apportait un air nouveau, plus frais, et, des matins comme celui-ci, la cime des petites herbes brillait d'un éclat éblouissant, tandis que la poitrine des gens qui se rendaient au travail se gonflait d'entrain et de pureté. La ville était si petite que certaines personnes étaient partout à la fois.

— Attention ! Attention ! Attention !

La voix du muezzin entra par la fenêtre ouverte de Todorov.

— Hier soir est mort Ismaïl Refat Kyamil, fils de Refat de Nojarevo, petit-fils de Kyamil le Charron de Nojarevo ! Attention ! Attention ! Attention ! répéta la voix avec plus d'insistance et de force. Mort du petit-fils de Kyamil le Charron de Nojarevo ! Mort du fils de Refat de Nojarevo ! Mort d'Ismaïl Refat Kyamil ! Attention ! Attention ! Attention !

Bien entendu, se dit Todorov en faisant la moue. *Dans cette ville, on ne peut même pas mourir tranquillement !*

L'annonce de la mort de cet Ismaïl inconnu surprit Todorov en pyjama. Il était enfoncé dans les ressorts du vieux canapé convertible, une tasse de café vide dans l'une de ses mains. Il essayait de regarder les infos du matin. Elles retransmettaient des photos dramatiques

des affrontements entre manifestants et forces de l'ordre dans la capitale.

On dirait qu'on vit dans des États parallèles, se dit Todorov en éteignant la télé.

Il traîna encore un peu dans le salon mais sentait que sa place n'était pas là. De fait, il y avait un moment qu'il s'était dirigé vers la salle de bains dans l'intention de raser sa barbe rare et de prendre une douche. Mais il avait estimé qu'il valait mieux manger et, s'il devait se salir, au moins que ce soit avant la salle de bains.

Avec ce qui restait dans le réfrigérateur il prépara son habituel petit déjeuner de vieux garçon. Sur la planche en bois qui lui servait aussi d'assiette, il coupa un peu de feta, un quart de tomate et un œuf dur. Les sala abondamment. Leva la tête comme une oie et fourra le tout dans sa bouche en plusieurs fois. Il avala difficilement, sans aucun plaisir et, comme cela se produisait souvent, il ressentit une douleur et une légère nausée dues à cette habitude biologique.

En chemin vers la salle de bains, Todorov pensait au lycée dans lequel il enseignait la géographie depuis vingt ans. Tous, à l'école, avaient été surpris que ce soit lui qui ait réussi à rédiger et remporter un projet européen de rénovation du milieu scolaire qu'il accusait fréquemment d'être « la cause d'une apathie au cours du processus d'apprentissage ».

L'événement parut si extraordinaire et surnaturel que le directeur en éprouva une sorte de vanité provinciale bien particulière et décida de l'immortaliser, d'honorer ce succès comme il se devait. Par manque d'autres connaissances en matière d'immortalisation, le directeur décréta ce jour de marché comme jour sans cours et le soir comme soir de banquet. Cela parut fort agréable à toute l'équipe

enseignante du lycée, surtout à Todorov qui n'avait pas mis les pieds au marché depuis des années.

Le son du rasoir glissa sur son visage blême et retentit dans la salle de bains comme un taille-haie dans un buisson. Toute l'attention de Todorov était concentrée sur le rasage absolu et lisse, pour ne laisser aucune chance à des poils qui dépasseraient et lui auraient rappelé, moqueurs, que tout ce qu'il faisait était ainsi : inachevé.

Après avoir fini de se raser, Todorov vérifia son visage dans le miroir. Tout était très bien. Il se regarda encore un instant, mais se dit que, même comme ça, il ne se plaisait pas. Il se sentit inquiet en voyant l'éruption rouge et douloureuse qui avait immédiatement poussé à la place de la barbe.

Bizarrement lui revint en mémoire la sincérité de l'un de ses amis sous le coup de l'ivresse. Cet ami affirmait que Todorov ressemblait aux gens qu'on a envie de gifler dès qu'on les voit. *Est-ce ainsi que tout le monde me considère ?* se demanda-t-il et aussitôt s'infiltra en lui le désir de se gifler lui-même. *J'aurais mieux fait de mettre de la musique au lieu de me raser ! Comme si j'avais quelqu'un à impressionner !* se dit-il en regardant de nouveau ses joues qui rougissaient. *Et cette maudite éruption…*

Il sortit dans la rue avec des vêtements qui, selon lui, ne pousseraient pas les gens à le gifler. La chemise claire se fondait avec la couleur de sa peau, et, sans son pantalon brun foncé qui se distinguait également par le fait qu'il était trop large pour ses jambes maigres, Todorov serait demeuré complètement transparent. Les gens se seraient sans doute heurtés à lui sans même s'excuser.

Il était déjà midi. Le soleil était suspendu au milieu du ciel et chauffait les crocus qui avaient trouvé le moyen de refleurir. Quelques chats indolents s'étiraient sur les clôtures métalliques des maisons préfabriquées qui ne se distinguaient que par la couleur des chats, la longueur des rideaux et les coquets jardins paradisiaques. L'arôme habituel de crottes de cochon provenant du complexe porcin voisin de la ville était temporairement remplacé par celui du bitume fraîchement posé. Les nouvelles rues, qui s'étendaient fièrement et brillaient comme le plumage d'un jeune corbeau, écorchaient les yeux de Todorov, de même que les reflets des rayons du soleil.

— Si seulement j'avais pris mes lunettes ! marmonna-t-il en plissant les yeux comme un eskimo.

Il leva la tête pour trouver le calme dans le ciel bleu mais il avait oublié qu'il était midi et le soleil lui perça les yeux encore plus fort.

— Au ciel comme sur la terre ! bougonna-t-il, et il tenta de trouver consolation ailleurs : Quel automne chaud ! Et ça ne sent pas la crotte de cochon du complexe porcin !

Tandis qu'il humait l'arôme du bitume fraîchement posé, il entendit dans son dos une voix de femme qui lui était familière :

— Nikolaïtcho[2], c'est bien toi ?

Todorov se retourna et vit *lelia*[3] Tinka. Un petit bout de femme malingre, au début de ses 70 ans, en excellente santé et inutilement bavarde. La mère de Todorov

2 Diminutif de Nikolaï. Les diminutifs sont très employés avec les prénoms en Bulgarie.

3 *Lelia* veut dire « tante ». Mais c'est un terme d'adresse utilisé pour toute femme de la génération des parents pour indiquer la proximité, la familiarité, l'affection, mais aussi le respect dû à une femme plus âgée.

et elle étaient des collègues. Elles travaillaient comme infirmières aux urgences et partageaient les mêmes soucis familiaux et professionnels. Du fait des gardes de nuit, il était souvent arrivé que l'une d'elles doive remplacer l'autre pour s'occuper des enfants. À un moment donné, les deux mères s'étaient fondues en une seule à tel point que Todorov disait « maman » aux deux.

— Malheureusement, *lelia* Tinka, c'est moi ! répondit Todorov avec agacement parce qu'il connaissait bien *lelia* Tinka et savait que derrière la question « Nikolaïtcho, c'est bien toi ? » se cachait autre chose : l'insinuation qu'ils ne s'étaient pas vus depuis un temps inexcusablement long.

Comme s'ils avaient vieilli séparément, alors qu'il aurait dû en être autrement. Et, étant donné qu'ils n'avaient pas partagé leur temps pendant si longtemps, il leur était maintenant difficile de se reconnaître. Todorov savait que, selon *lelia* Tinka, c'était lui qui était responsable de tout cela et ça l'agaçait. La vieille femme ne fit pas attention à sa réponse, parce qu'elle l'avait pris par le bras d'un geste décidé et le déplaçait comme un enfant à l'ombre du marronnier le plus proche. De toute évidence, elle voulait rester en compagnie de Todorov qui, avant même qu'ils ne commencent à converser, avait commencé à s'ennuyer et à se montrer nerveux. Pendant qu'elle l'installait sous le marronnier, la vieille femme observait du coin de l'œil Nikolaïtcho dont elle s'était occupée. Elle se disait qu'il avait l'air aussi pâle et souffreteux qu'avant et ne trouva rien de joyeux en lui.

— Toi aussi, tu as un peu vieilli, Nikolaïtcho ! Regarde tes cheveux ! commença-t-elle de sa voix de vieille exagérément lente, voire faible. Tu as 46 ans, maintenant, c'est bien ça ? Tu as un an de moins que ma Lili, mais, avec

ta mère, on a décidé de t'inscrire à l'école dans la classe au-dessus, la sienne, pour que vous ne soyez pas séparés…

Todorov cessa d'écouter. Il connaissait par cœur tout le répertoire de *lelia* Tinka : une courte rétrospective de leur vie commune, quelques mots sur ses parents à lui, l'accent serait mis sur sa vie familiale qui ne s'était pas réalisée, avant de passer, en comparaison, à celle de Lili, aux petits-enfants…

Dans cette ville, on ne peut ni mourir en paix ni vivre en paix ! se dit Todorov en examinant la vieille femme qui lui sembla avoir rapetissé au moins trois fois par rapport à l'image qu'il en avait gardée dans ses souvenirs d'enfant. Des cheveux bouclés et exubérants qui occupaient toutes les pièces dans lesquelles *lelia* Tinka se trouvait, il n'était resté sur son crâne qu'une touffe de toile d'araignée blanche clairsemée.

— Encore heureux qu'au moins tu sois devenu un enseignant comme ton père ! continuait *lelia* Tinka. Il aurait été si content de te voir marié, et avec des enfants ! Il serait parti tranquille, la terre lui soit légère ! Ni lui ni ta mère n'ont pu le voir ! Pourtant, c'étaient des gens si bien ! J'espère réussir à te voir marié, Nikolaïtcho, comme ça je pourrai le leur dire lorsque j'irai les rejoindre[4] !

En fait, dans cette ville, on ne peut jamais mourir ! Il y aura toujours quelqu'un pour penser à toi ! se dit Todorov, et il estima que la vieille femme avait dit tout ce qu'elle avait à dire.

— Salue Lili de ma part ! prit-il congé poliment.

Il se retourna et marcha d'un pas rapide dans la fraîcheur de l'ombre automnale des marronniers.

4 C'est une croyance bien établie dans les campagnes bulgares : ceux qui meurent peuvent raconter à ceux qui sont morts avant eux ce qui arrive à leur famille, leur village, etc.

Comme chaque jour de marché, la ville s'était transformée en ruche. Les tables des cafés étaient bondées. Les serveuses – nerveuses, désemparées, dépassées – allaient et venaient entre genoux, chaussures, coudes, moustaches et, sans hospitalité inutile, servaient d'étranges commandes. « *Trivs* » signifiait « 3 en 1 ». « *Zab* », « dent », correspondait à « 7up »[5]. On trouvait aussi un « café moyennement allongé », seul le Fanta arange demeura Fanta arange.

Les gens venus des villes et villages voisins bourdonnaient distraitement tous azimuts avec des sacs plastique contenant leurs nouveaux achats. Ils mangeaient des *döner*, *gözleme*, *banitsas* au fromage, *kébaptchés* et *köftés* tout chauauauauds, et rendaient fous les chauffeurs qui faisaient nerveusement du sur place avec leurs voitures derrière eux.

Les enfants recevaient des beignets et des glaces du « Fourgon à beignets de Kazanlak et glace onctueuse », propriété d'un borgne dont le sourire ne parvenait pas à paraître naïf et accueillant comme il se l'imaginait. Et, contrairement à toutes les images onctueuses pleines de sucre et de suavité que l'on diffusait dans le monde entier, ces beignets et glaces faisaient faire des cauchemars aux enfants.

Todorov traversa avec la légèreté et le sourire de celui qui est accoutumé au rythme et aux bruits de la foule provoquée par le marché. Le monde, même, lui semblait inhabituellement beau, rempli de fiel, jusqu'à ce qu'il voie la propriétaire de l'un des douze casinos. La femme appuyait son corps grassouillet sous le panneau éternellement illuminé en rouge : « Casino. Authentique piano

5 C'est le jeu des transcriptions entre alphabet cyrillique et alphabet latin.

à queue ». Elle observait d'un air railleur la foule qui bourdonnait à ses pieds et tirait de temps à autre le bras de l'une de ses connaissances pour plaisanter avec elle.

Des frissons parcoururent Todorov tandis qu'il passait devant le casino. Il se sentit en danger. Il baissa la tête vers les dalles du trottoir. Tenta de se donner l'air d'avoir une tâche importante à accomplir et d'être déjà en retard.

— Proooooof ! s'écria la propriétaire du casino.

Mais Todorov ne se retourna pas, même s'il était certain que c'était bien lui qu'elle appelait.

— Todorov ! hurla la femme à la voix de stentor. Je vais te baiser jusqu'à ce que la mort nous sépare !

Elle éclata de rire, tandis que son corps se secouait de haut en bas.

Les gens tournaient la tête, compatissants et curieux de savoir qui était l'infortuné Todorov. Certains semblaient même prêts à courir à son secours, mais Todorov ne se trahit pas. Il dépassa le casino tout en marmonnant dans sa barbe :

— Tu me baiseras si tu te rases la moustache !

Il eut un peu honte de l'avoir pensé mais l'attribua à sa bonne humeur provoquée par la liberté de ce jour-là et par l'illusion de s'être habillé comme il convenait.

Avant d'entrer par l'une des branches du marché, Todorov croisa le Cordonnier. Un camarade d'école qui avait réussi à s'alcooliser après être revenu dans leur ville pour « aider son père dans son métier ». *Encore une victime des circonstances !* se dit Todorov tout en observant le Cordonnier qui s'approchait de lui et ressemblait à un fruit sec couleur de pisse rance.

— Dis donc, tu te caches où, mon ami ? demanda le Cordonnier de son ton débonnaire avant d'ajouter :

As-tu découvert les continents encore non découverts ? Ou bien il est trop tard ?

À l'aide de ses mains rugueuses, tachées de noir, il esquissa un globe terrestre imaginaire entre Todorov et lui.

— Tout est déjà fait, Vanka ! Dis-moi plutôt comment tu vas, toi ?

Todorov s'efforçait de ne pas laisser transparaître l'inquiétude qu'il éprouvait intérieurement en voyant l'air maladif du Cordonnier.

Comment je vais ? se demanda le Cordonnier en plissant les yeux. Son visage refléta une telle tension qu'on aurait dit qu'il essayait de résoudre silencieusement un problème d'arithmétique. Il avait l'air à la fois déconcerté, coupable et honteux et semblait avoir oublié que Todorov se tenait devant lui, attendant la réponse à ce problème complexe. La foule les bousculait et le temps s'écoulait comme quelques instants auparavant, mais, pour le Cordonnier, tout s'était arrêté, et il demeura seul dans les rues d'une ville inexistante et déserte, cuite par le soleil.

Peu après, le Cordonnier revint dans la même rue, parmi la même foule, ce même jour de marché, mais son visage avait changé. Il trahissait l'affliction. Il fit un geste de sa main tachée et, sans regarder Todorov, sans dire un mot de plus, il plongea dans la foule.

Tandis que Todorov observait l'éloignement du Cordonnier, un virage plus haut le monde se détraqua. On entendit le bruit d'une pierre heurtant en rythme du métal. Les branches des arbres se mirent à bouger et des centaines de corneilles s'envolèrent au-dessus des têtes des gens.

Ta-tara-ta, ta-ta, ta-ta, ta-ta-ta, ta-ta-ta, ta-tara-ta, ta-ta, ta-ta-ta…

Une voix d'homme furieuse, fusant plus d'une grotte que d'une gorge, se mit à crier :

— Tournesoooool !

Le bruit de heurt rythmé cessa.

— Tu vas voir, je vais niquer ta mère !

La foule se figea dans l'attente du danger qui s'approchait. On entendit un martèlement puissant, comme si allaient apparaître des sangliers sauvages galopant à travers la forêt. La mer humaine s'agita, se fendit bibliquement. À travers le couloir humain ainsi formé passèrent deux hommes qui se poursuivaient. Le poursuivant était gros, le visage rougeaud, et, apparemment, il courait sans aucune envie de le faire, plutôt par fureur. Devant lui, les bras tout près du corps, touchant à peine le sol de ses pieds, volait avec le plaisir d'un enfant qui vient de faire une bêtise un homme portant des lunettes de la taille de son visage, qui ne cessait de répéter :

— C'est un tohu-bohu ! C'est un tohu-bohu ! C'est un vrai tohu-bohu[6] !

Le gros homme s'arrêta, hors d'haleine, il appuya ses bras sur ses genoux et se plia comme une médecine-ball. Il tenta de maudire le Tournesol qui s'était enfui, mais l'air lui manquait. La mer humaine se rassembla et avala le *tchorbadji*[7] fatigué.

— Le Tournesol ! maugréa Todorov. Encore une victime des circonstances !

6 Allusion à une pièce du même nom de l'écrivain bulgare Yordan Raditchkov (1929-2004).

7 Les *tchorbadji* (« pourvoyeurs de soupe ») étaient des notables disposant de moyens et d'influence dans la Bulgarie ottomane.

Au-dessus du marché s'étalait un ciel d'un bleu profond. Quelques moineaux se coursaient dans un nuage de gazouillis qui tantôt se dispersait dans toutes les directions, tantôt se rassemblait de nouveau. Les feuilles jaunes des marronniers, tel un pendule silencieux mesurant la beauté des derniers jours d'été, se déversaient lentement sur les étals et les gens. Le marché battait son plein. Pauvres enfants qui serraient avec force les mains de leurs parents, de peur d'être écrasés par les pieds qui avançaient comme des marteaux.

Un étal de sarouels, gilets sans manches et tissus artistiquement brodés de fils d'argent dessinant des motifs floraux, donnait l'impression de solennité. Todorov s'arrêta, hypnotisé par les couleurs et la texture des vêtements.

— *Bindalleu*[8] *!* l'informa la vendeuse aux cheveux blondis qui s'empressa de déployer quelques modèles pour les exhiber.

Au-dessus de la tête de la vendeuse étaient suspendus des gerbes de tresses longues et épaisses faites de cheveux artificiels, ainsi que des foulards rouges ornés de pièces dorées. *Tout cela doit certainement servir à un rituel quelconque…* supposa Todorov.

— Aux femmes ! répondit la vendeuse, comme si elle lui avait dérobé ses pensées dans sa tête. Pour le henné et les noces !

Todorov eut honte d'avoir l'air d'un touriste et qu'on doive lui expliquer ce qui se vendait dans sa ville. Il remercia chaleureusement la femme sans cesser de pencher son corps en avant de manière peu naturelle. Et, comme s'il avait perdu tout sens de l'orientation, il tourna la tête, perdu, – à gauche et à droite – puis encore une fois –

8 Caftan de mariage (*Bindallı* en turc).

à gauche et à droite. La vendeuse éclata de rire en voyant son geste naïf. Todorov se mit à rougir et fut encore plus perdu, alors il partit tout simplement vers un quelque part.

Je suis un imbécile ! se tança Todorov. *Qu'est-ce que je sais de l'habillement et des noces de mes concitoyens ? Rien. Tiens, c'est ça que je sais. Mais si on me demande quelle est la capitale de tel ou tel pays, ou bien à quel endroit se trouve…* Il énuméra intérieurement quelques pays dont personne n'avait jamais entendu parler, leur capitale, les pays dont ils étaient frontaliers, leur point culminant, s'essouffla et poursuivit : *Alors que si on m'interroge sur les vêtements et les rituels : je suis incapable de dire quoi que ce soit !*

Tout en passant le long de pyramides de vêtements de seconde main, de chaussures avec, à l'envers, les insignes de marques connues, de rideaux accrochés comme des jeunes mariées sans têtes, de rouleaux de centaines de mètres de toiles cirées hideusement imprimées, de denrées alimentaires et de produits de lavage turcs bon marché, de biens de consommation domestique et de masse, d'antiquités et d'étals à vélos, Todorov répondait aux saluts de ses élèves étonnés de le croiser au marché.

Dans les yeux des ados, on lisait l'étonnement : *Monsieur, c'est bien vous ? On n'imaginait pas que vous existiez en dehors du lycée !* disaient ces yeux, Todorov faisait un signe de tête furtif, tandis que son regard répondait : *Oui, moi aussi je suis un être humain*. Mais ses élèves paraissaient toujours interloqués. Après l'avoir dépassé, ils gloussaient dans son dos. Todorov s'efforçait de ne pas leur prêter attention, mais il était curieux de savoir quels sobriquets ils lui avaient inventés. Il en connaissait un, « la Todorka », mais ça ne l'intéressait pas.

Tout à coup, le regard de Todorov s'accrocha à quelque chose de connu. Il s'arrêta devant un étal, comme ensorcelé. Cet étal était en fait un drap en coton devenu aussi raide qu'une peau de mouton à force d'avoir été étendu. Entre un rétroviseur, un pied-de-biche rouillé, un lampion en bois, un réveil électronique, un support pour douze pipes, des cuillères à thé en argent et des dizaines de câbles qui s'étaient enchevêtrés comme des kadaïfs, Todorov déterra un disque de Pink Floyd.

Wish You Were Here! lut-il, et, avec le plaisir de l'archéologue qui a consacré sa vie à découvrir ce en quoi il ne croyait pas lui-même, il leva le disque et regarda le garçon basané assis dans le bus jaune derrière l'étal :

— *Katch para*[9] *?* demanda-t-il.

Le jeune homme, amusé par la question de Todorov, lui répondit amicalement :

— Pour toi, *baté*, seulement cinquante stotinki[10] !

Todorov, qui transpirait d'émotion, farfouilla dans la profonde poche de son pantalon marron, dénicha une pièce de monnaie plus grosse que les autres, l'extirpa en tremblant, tendit le lev et refusa la monnaie. Le vendeur demeura avec des sentiments contradictoires. Il sentait qu'il s'était fait avoir, mais il ne comprenait pas comment. Il se souvint qu'il avait toute une cagette de disques, et, de peur de laisser échapper son généreux client, il fourra la moitié de son corps dans le bus, fouilla à l'intérieur, quelque chose se mit à tinter, quelque chose de métallique et de grand. Puis quelque chose d'autre, encore

9 Combien ça coûte ? (*kaç para* en turc).

10 *Baté* est un terme d'adresse utilisé pour un homme plus âgé. À l'heure actuelle, il sort de l'usage, mais est encore utilisé à la campagne, notamment par les Tsiganes. Les stotinki sont les centièmes du lev (pluriel leva), monnaie bulgare.

plus grand, tomba. Pour finir, le jeune homme tira une cagette remplie de vinyles. Il les balança devant Todorov en disant :

— Tiens, *baté*! Mais ceux-là, ils sont plus beaux et à 2 leva !

Todorov, impressionné par l'enthousiasme et l'accueil du garçon, fut admiratif devant sa force et sa jeunesse : *Il ressemble à une machine humaine parfaite!* se dit-il. Inconsciemment, il lui sourit familièrement, voire un peu obséquieusement. Il s'en étonna lui-même : *D'où il m'est venu, ce sourire ?! Trop bête!* se blâma-t-il en s'accroupissant, penaud, pour farfouiller parmi les disques.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que les disques n'étaient pas plus beaux. Des tubes allemands. L'allemand de Todorov se bornait aux mots du porno qu'il avait regardé lorsqu'il était jeune. Pour ne pas revenir à ces souvenirs, il décida de ne pas acheter les disques. Mais il ne voulait pas partir immédiatement et décevoir le gentil garçon. Il scruta le support en bois avec douze pipes travaillées avec dextérité dans plusieurs variétés de bois. Certaines d'entre elles incrustées de nacre. Au milieu du support se trouvait une petite cheminée contenant des instruments en métal pour nettoyer les pipes. *Qui achèterait une chose pareille ?* se demanda Todorov. *Pompeux et pas pratique pour le fumeur. Et qu'est-ce qu'il empeste lourdement, le tabac de pipe…*

— *Katch para ?* demanda en interrompant ses pensées la voix rauque d'un homme dont le gros doigt était pointé vers le support avec les pipes.

Todorov resta accroupi près de l'étal. Il lui sembla mal élevé de tourner carrément la tête vers le monsieur qui avait montré les pipes et il est fort probable qu'il n'aurait pas jeté un coup d'œil si le doigt du monsieur avait été

pointé en direction du pied-de-biche rouillé, mais ce n'était pas le cas.

Todorov baissa délicatement le regard sur le doigt, passa sur la grosse main poilue. Il s'arrêta un instant sur le bouton de manchette doré portant les initiales B. H. Il laissa son regard monter sur la manche bleu foncé du costume surmonté par un col de chemise blanc amidonné et sur le visage rougeaud du Maire.

— Tiens, Todorov ! s'étonna le Maire. Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous ne vous préparez pas pour ce soir ? Pour le banquet ?

Il eut un sourire taquin et haussa ses épais sourcils noirs.

— C'est un sacré travail que vous avez accompli, vous savez ! Sacré travail ! Ce projet…

Il ne termina pas sa phrase car le vendeur de tubes allemands lui tendait les pipes emballées dans un sac en plastique rose.

— Ce projet… tenta de poursuivre le Maire, sauf que là, on lui tendait la monnaie. Je disais que… ce projet, c'est un sacré travail !

Le Maire se tut de nouveau pour compter la monnaie. Puis il jeta un œil au sac en plastique et s'imagina fumant lentement les pipes dans son bureau tout en regardant avec sagesse en direction du centre-ville, comme s'il l'avait construit de ses propres mains.

— Et oui, donc… ce projet…

Il ne termina pas non plus cette phrase car il ne cessait de s'imaginer en train de tirer lentement et tranquillement sur les pipes, comme l'aurait fait un chamane de la tribu des Lakotas. Pour finir, le Maire se trahit par inattention :

— Sur quoi exactement avez-vous dit que ce projet portait, Todorov ?

Le Maire tressaillit une seconde en se rendant compte qu'il avait montré son ignorance sur la question, mais il prit très vite l'air important de celui qui brûle de curiosité.

— Sur la rénovation et l'amélioration du milieu scolaire, répondit modestement Todorov tout en s'efforçant d'occuper son regard avec le réveil électronique de l'étal.

— Oui, oui, très bien ! Vous avez fort bien fait, Todorov ! Cette ville a besoin de gens comme vous ! Œuvrez ! Œuvrez pour la préservation des traditions ! dit le Maire.

Il prit congé du vendeur et de Todorov qui, à ses yeux, était un original.

Pour détourner de lui l'attention du Maire, Todorov, de fait, feignit d'être occupé et entreprit de fouiller encore une fois la cagette aux vinyles. Il se disait : *Il me plaît, ce Maire, même s'il dit des sottises. Malgré tout, il est plus intelligent que les autres. Mais c'est quoi, ces traditions auxquelles il s'accroche ? Comment peut-il y avoir des traditions dans une ville qui doit son nom et son histoire aux socialistes ?! Des traditions… Nous, on n'a même pas de dialecte. Et qu'est-ce que ça à voir, tout ça, avec le projet de rénovation du milieu scolaire ?* Il lui revint en mémoire le post sur les réseaux sociaux que le Maire avait publié l'avant-veille :

« Dans le but d'augmenter la présence touristique dans notre ville et de rafraîchir le récit historique de notre région, nous avons décidé de mettre des statues de tous les khans [11] bulgares dans les jardins publics et les parcs. »

11 Les khans étaient les souverains proto-bulgares avant la christianisation en 864 par le khan Boris qui prend le titre de *kniaz* (prince) Boris. Ils alimentent un puissant imaginaire national(iste) bulgare.

Conneries ! Conneries ! Conneries encore et encore ! se fâcha Todorov en se mettant à fouiller rageusement parmi les tubes allemands. *C'est ça, vos traditions, Monsieur le Maire ? C'est ça que j'aurais dû lui demander !* Il fut encore plus furieux de ne pas y avoir pensé à temps. *Vous voulez prolonger la tradition de l'arrogance socialiste ? Ils ont donné à la plupart des villes et des villages de la région les noms de khans et de tribus, afin d'édifier une « conscience historique au sein des groupes ethniques*[12] *» ? Des traditions… Ce sont des conneries finies, tout ça !*

Tandis que Todorov cherchait parmi les disques, le vendeur de tubes allemands ne cessait d'observer sa tête grisonnante mal coiffée. Il se demandait quel genre d'homme ce pouvait bien être, de quelle manière il passait ses journées, à quoi il pensait : *Sans doute à quelque chose de sérieux ! Si le Maire a dit que Todorov était un sacré bonhomme, c'est qu'il doit penser à des choses sérieuses…*

De fait, le visage de Todorov semblait renfrogné et sévère. L'éruption rouge sur ses joues lui donnait même un air viril. Todorov se redressa et alors seulement il remarqua que son pantalon marron, apparemment, était trop grand pour lui. Il recula et décida de s'en aller, mais le jeune homme l'arrêta :

— Attends un peu, *baté* Todorov ! le pria-t-il. Tu n'as rien trouvé qui te plaise ?

— Rien.

12 Héritage de l'Empire ottoman, dont la Bulgarie a fait partie durant cinq siècles, la diversité ethnique, religieuse et linguistique a été la cible de campagnes d'assimilation de la part des différents gouvernements bulgares, principalement et violemment sous le régime communiste, notamment dans le Loudogorié, au nord-est de la Bulgarie, où se situe ce récit.

— Allez, pour un petit lev je te les donnerai, *baté* Todorov !

Todorov leva la tête en arrière[13] pour montrer qu'il ne voulait pas. Le vendeur sentit que, s'il n'entreprenait rien dans les quelques secondes à venir, il raterait sa chance de se débarrasser de la cagette qu'il trimbalait depuis des mois. Il jeta un regard circulaire et commença :

— Le tout… (Il réfléchit en calculant.) Écoute, *baté* Todorov ! Toute la cagette, je te la fais à 5 leva ! C'est rien du tout !

Il fit une drôle de grimace qui lui donna l'air de quelqu'un qui mange des cornichons à en avoir mal au ventre.

Todorov éclata de rire. Il tendit 5 leva uniquement pour la théâtralité du vendeur et se traîna, chargé comme un maraîcher, jusque chez lui.

Hé ! soupira le jeune homme. *Ce Todorov, c'est un sacré bonhomme, en effet ! Comme il a bien marchandé…* Il avait toujours l'impression de s'être fait avoir, mais, cette fois-ci, plus tranquillement et intelligemment en quelque sorte, comme s'il avait payé pour une leçon universelle qui lui allégerait les fardeaux de la vie.

Tenant bien haut la cagette de tubes allemands, comme s'il craignait de heurter une tête, Todorov se souvint de la manière dont le jeune garçon s'était adressé à lui : Baté *Todorov !* Il se mit à rire et répéta :

— *Baté* Todorov !? Sûrement parce que le Maire lui a soufflé que je suis Todorov, sinon, comment il le saurait… Un garçon sympathique !

13 En Bulgarie, pour faire « oui », on balance la tête latéralement ; pour signifier « non », de haut en bas, à l'inverse de la plupart des pays européens.